

M le Présidents,

Mmes et Mrs les élus,

Mesdames, Messieurs,

Je veux tout d'abord m'associer à l'hommage que Georges COURTES vient de rendre aux victimes des attentats du 13 novembre à Paris. Pour des motifs et dans des contextes très différents, la guerre de 14-18 et les attentats de Paris ont en commun la négation de l'humanité à travers les massacres perpétrés. Négation de l'humanité, notre bien le plus précieux, le plus fragile aussi et qui nécessite de notre part à tous, en tant que citoyen, que nous le défendions, que nous le préservions.

Je remercie à cet égard la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers pour le formidable travail qu'elle produit, un travail qui permet d'interroger le sens à partir de la connaissance du passé, de répondre aussi à la question du « Comment faire société ? » et de mettre à disposition des jeunes générations ce travail de réflexion fécond.

Mesdames et Messieurs,

1915 est une année de boue et de sang. A la guerre de mouvement de l'année 1914 succède la guerre de position. Il n'y a plus de champ de bataille, mais des tranchées séparées par un no man's land où pousse une nouvelle forme de végétation : le fil de fer barbelé.

La guerre à l'Ouest, c'est la tranchée. D'elle, tout procède : les relations entre les hommes, la stratégie militaire, l'invention de nouvelles armes.

On connaît les misères de la vie quotidienne du combattant des tranchées, maintes fois décrites : le froid, la pluie, la vermine, la fatigue, le stress permanent. Et il y a aussi la boue, l'autre adversaire des poilus, l'eau stagnante dans les boyaux, les tranchées qui s'écroulent sous la pluie, ou plutôt qui fondent littéralement et qu'il faut étayer sans cesse.

Et s'il est insupportable d'être dans les tranchées, en sortir est pire encore. L'année 1915 est en effet celle des grandes offensives en Champagne et en Artois aussi inutiles que coûteuses en vies humaines. C'est d'ailleurs en Artois qu'un village résonne encore comme un calvaire pour les soldats gascons : Roclincourt. Petit village près d'Arras où le 88^{ème} Régiment d'Infanterie sera totalement décimé pendant une offensive dirigée par le général Foch. 1200 soldats de ce régiment gascon laisseront la vie dans cette plaine picarde en mai 1915.

A Auch, la nouvelle de l'hécatombe plongera la ville dans la consternation.

A la fin de l'année 1915, le bilan de ces offensives « à coup d'hommes » est effroyable : 112 000 hommes tombés en Artois pour une avancée du front de 4 kilomètres et, en Champagne, 182 000 victimes pour un gain de 5 kilomètres !

1915 sera après 1914 la plus meurtrière année de la guerre : 31 000 morts par mois, en moyenne, soit 370 000 en tout à la fin de cette année terrible. Il n'est pas étonnant alors que les poilus se révoltent : quand ils sont renvoyés au feu plus souvent qu'à leur tour, des soldats refusent d'obéir. Sur les 600 fusillés de l'armée française entre 1914 et 1918, 400 sont passés par les armes avant la fin de 1915. Et il faut la protestation en tribune d'un député, en décembre 1915, pour que l'on cesse les exécutions sommaires et les simulacres de cours martiales.

1915 est aussi une année d'adaptation forcée des sociétés au temps long de la guerre. La Première guerre mondiale est déjà une guerre totale qui se joue sur plusieurs fronts. Elle implique les civils, qui participent au nécessaire effort de guerre et à la mobilisation culturelle. Les femmes et les familles des poilus sont donc aussi au cœur de cette guerre.

Après la mobilisation générale du 1^{er} août 1914, les hommes de 20 à 50 ans ont en effet quitté les villages. Croyant partir pour trois mois, ils manqueront en fait cinq récoltes. Puis les jeunes gens vont être appelés sans attendre leur majorité. On évalue le nombre de paysans ou de ruraux au sens large à plus de 40% des effectifs des combattants. Le caractère paysan du poilu s'accroît avec le passage à la guerre de tranchées. Les besoins en armes et en munitions, immenses et non prévus, conduisent à retirer du front beaucoup d'ouvriers qualifiés, « affectés spéciaux » dans

les usines de l'arrière où ils sont jugés plus indispensables. Les terriens restent en ligne.

Même loin de la bataille, la Grande Guerre bouleverse l'existence du village. Brutalement, le départ des hommes prive de bras le travail de la terre. A leur labeur propre, déjà lourd, les femmes doivent ajouter les tâches qui revenaient à leurs maris : conduire les attelages, gérer l'exploitation. Les anciens et les adolescents font aussi ce qu'ils peuvent pour suppléer les absents.

La mobilisation des hommes et des fils, la disparition de beaucoup d'entre eux, entraînent des situations de séparation, de solitude et de deuil très douloureuses pour les couples et les familles, mais aussi pour les communautés villageoises ou les réseaux d'amis. La solitude et la souffrance de l'absence de l'autre, du mari, du fils, sont une caractéristique importante des sociétés civiles de la Grande Guerre, qui sont, quand cela est possible, compensées par un renforcement des liens au sein de communautés de natures variées.

Cette solidarité s'organise d'abord pour faire face à la pénurie et à la vie chère qui sont les filles de la guerre. La communauté villageoise s'entraide pour répondre aux difficultés que rencontrent les familles les plus affectées par les circonstances. On retrouve certains reflexes ancestraux des communautés agricoles : les corvées collectives et l'action charitable envers les plus démunis se mettent en place spontanément.

La solidarité s'organise aussi en direction des poilus avec l'organisation de collecte de vivres et de vêtements pour améliorer leurs conditions de vie au front.

Le phénomène des « marraines de guerre » qui soutiennent le moral des soldats par le biais de correspondances et de colis est également encouragé dans notre département.

Cet élan de solidarité se traduit aussi comme vous pourrez le constater lors de ce colloque par la participation des Gersois à l'effort national pour financer cette guerre, accueillir des réfugiés des territoires occupés ou encore par la prise en charge de blessés dans les hôpitaux locaux.

Permettez-moi enfin de saluer tout particulièrement Georges Courtès, Président de la Société archéologique, Gilbert Sourbadère, qui va plancher sur un sujet qui lui tient à cœur : le Gers dans la guerre : des campagnes mobilisées et solidaires ; Bernard Gendre qui va ouvrir cette journée par une conférence inaugurale sur les soldats gascons à Roclincourt et tous les intervenants qui nous éclaireront sur des sujets trop souvent méconnus de cette sombre période.

Pour terminer et parce que je vous sais tous ici passionnés d'histoire - je le suis moi aussi - je voudrais vous faire partager une lecture récente, parue aux éditions Odile JACOB dans la belle collection du Collège de France « Autour de 1914-1918 : nouvelles figures de la pensée ». Abordant les sciences, les arts, les lettres et les évolutions de la société au début du 20^{ième} siècle, les articles spécialisés de ce livre permettent de comprendre comment du « monde d'hier » dont parlait Stefan ZWEIG a émergé la modernité qui nous concerne encore aujourd'hui.

Merci.

Je vous souhaite une excellente journée de travail.